

Tante Toc-toc !

Autor(en): **Coppin, José de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 14

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194208>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

» — Ça? me répondit le docteur, c'est un malheureux qui a trop téléphoné! »

Ce triste récit nous dit assez qu'il ne faut user du téléphone que modérément. En agissant ainsi, nous allégerons la pénible tâche de ces demoiselles, et nous ne nous exposerons pas à pousser du doigt les aspérités d'un mur.

L. M.

Camille Flammarion.

Nous pensons qu'après les remarquables conférences données à Lausanne et à Genève, conférences qui ont pris au milieu de nous l'importance d'un petit événement, nos abonnés liront avec intérêt quelques détails biographiques sur l'illustre astronome

M. Flammarion est né à Montigny-le-Roi (Haute-Marne), en 1842. Il vint achever à Paris les études qu'il avait commencées au petit séminaire de Langres, fut attaché dès 1858 à l'Observatoire de Paris, en qualité d'élève astronome, et fit partie, pendant quatre ans, du Bureau des Longitudes pour le calcul de la connaissance des temps. Il quitta dès lors l'Observatoire et se fit connaître en publiant la *Pluralité des mondes habités* (1862), ouvrage qui obtint le plus brillant succès.

A partir de ce moment, le jeune savant s'est voué à la vulgarisation des sciences, et l'a fait avec un talent qui lui a valu une précoce réputation. Devenu, en 1862, un des collaborateurs les plus actifs du *Cosmos*, M. Flammarion fut chargé, trois ans plus tard, de rédiger la partie scientifique du journal le *Siècle*. Vers la même époque, il se mit à faire sur l'astronomie des conférences populaires, qui ont été très goûtées. En 1868, il fut nommé président du jury dans la section des sciences à l'exposition maritime du Havre, reçut de M. Duruy le titre d'officier d'académie, et opéra plusieurs excursions aérostatiques, dans le but d'étudier la direction des courants aériens et l'état hygrométrique de l'air.

M. Flammarion est un écrivain distingué, au style alerte et facile, un savant d'un incontestable mérite, mais qui se laisse entraîner parfois, par excès d'imagination, dans des rêveries mystiques, dans des hypothèses purement chimériques, qui sortent complètement de la science pure.

M. Flammarion a fait présenter à l'Académie des sciences, le 11 août 1870, un important travail sur la rotation des corps célestes. On sait que les révolutions des planètes autour du soleil ont été expliquées par Képler. Il n'en est pas de même des mouvements de rotation. Jusqu'ici on n'en avait point donné l'explication, et ils étaient restés en dehors des lois générales du système du

monde. La Terre tourne en 24 heures, Jupiter en 9 heures 55 minutes, Saturne en 10 heures 16 minutes, etc.; mais les astronomes n'avaient pas encore découvert la cause de ces différences de vitesse. C'est à M. Flammarion qu'en revient l'honneur. Ses calculs l'ont conduit à cette loi simple : *Le mouvement de rotation des planètes est une application de la gravitation à leur densité respective.*

On doit à M. Flammarion de très nombreux ouvrages scientifiques, très répandus, et traduits dans toutes les langues.

Onna reccliamachon.

On monsu avâi eingadzi dou z'ovrà à la dzornâ po fêrè on travau dein sa campagne. Volliâvè fêrè on cheindâ po sè promenâ dein on bou; et po cein, faillâi copâ cauquies plantès, traitrè dâi bossons, petsi on pou iô y'avâi dâi bossès et portâ la terra iô y'avâi dâi crâo, po qu'on pouèssè allâ à pliat. C'étaï on bin galé ovradoz, et y'ein avâi po on part dè senannès.

Yon dâi z'ovrà avâi trâi francs cinquanta per dzo, et l'autro trâi francs. Stu derrâi, que n'avâi pas su, quand s'étaï eingadzi, diéro on baillivè à l'autro, fut on boccon eingrindzi quand sut l'affèrè; et coumeint lo toupet lài manquâvè pas et que l'avâi prâo dè boutafrou, ye va on dévai lo né, à la fin dè la dzornâ, vai lo monsu, po reccliamâ.

— Noutron maitrè! se lài fâ, yé oquie à vo derè, estiusâdè mè! mon camerâdo François gâgne trâi francs cinquanta per dzo; et mè, que travaillo po lo mein atant què li, n'é què trâi francs. Mè seimblîè que cein n'est pas tant justo et qu'on porrâi bin gâgni atant l'on què l'autro.

— Vo z'âi réson, se repond lo monsu à l'ovrà, qu'étaï dza tot conteint; vo z'âi dianstre bin réson; assebin, du z'ora, François arâ trâi francs, coumeint vo!

On drôlo dè remido.

Quand l'est qu'on dit que y'a dâi lulus que preignent dâi pétubliès po dâi lanternès, c'est po fêrè compreindrè que clliâo gaillâ sont dâi tabornîo.

Eh bin, vaitsè z'ein iena d'on tadié dè cllia sorta :

Sa fenna étaï tant malâda, que faillu modâ queri lo mâidzo po savâi cein que l'avâi et po tâtsi dè la soladzi et dè la gari. Cllia pourra fenna avâi tant dè fivra que le canfarâvè dein son lhi coumeint 'na soupa que borbottè, et lo mâidzo, quand l'a z'ua vussa, a écrit on ordonnance po l'apotiquière et fe âo gaillâ :

— Et il faudra, à part ceci, lui donner à sucer des morceaux de glace...

Cauquies dzo ein après, lo mâidzo revint po vairè coumeint cein allâvè, et

trâovè l'hommo que tsapliâvè dâo bou dévant la maison.

— Et puis, comment ça va-t-il, se fâ?

— Oh! cein ne va rein tant bin, repond lo gaillâ, et du qu'on lài a bailli à suci cein que vo no z'âi de, l'a la gâola tota ein viva tsai.

Lo mâidzo va cein vouâiti, et tot ébâyi dè lài vairè la botse tot einsagno-lâie, ye dit à l'hommo :

— Avez-vous encore de cette glace que vous lui avez donnée à sucer? Allez m'en chercher!

Lo tadié va dein on autro pâilo, et rapportè... on meriâo ébrequâ.

Tante Toc-toc!

Tantôt, en feuilletant un vieil album de famille, j'ai revu son portrait, un peu pâli, un peu jauni peut-être, mais tout souriant encore, en sa franche cordialité inoubliable.

Si les atours sont démodés, si les traits ne s'accusent plus très nettement et semblent s'effacer en une incertitude de rêve, l'image réveille, néanmoins, d'exquises reminiscences, soudainement évoquées par le cœur, ce magicien incomparable!

Et tout un coin de passé reparaît, un coin charmant de passé d'enfance qui reste bien vivant parmi les choses mortes d'une époque déjà lointaine.

Oui, c'est ainsi qu'elle était, autrefois, cette chère tante aimée, avec sa bonne figure avenante, ses longs bandeaux de cheveux grisonnants, et son large chapeau orné de plumes superbes qui excitaient notre admiration juvénile. C'est ainsi qu'elle était : simple, douce, expansive, et très digne cependant, presque imposante même, à ses heures.

Nous passions chez elle une partie des vacances, mon cousin Fernand et moi. Et nous adorions cette femme si naturellement aimable, providence des pauvres, bienfaitrice des enfants. Certes, elle nous payait de retour, généreusement, avec usure. Oh! comme elle les aimait, ses neveux, et qu'à merveille elle s'entendait aux gâteries raffinées! Chaque jour, des primeurs, des crèmes, des bonbons exquis, des fruits appétissants. Pour nous, le beau jardin ensoleillé rempli de jolies fleurs qui s'emparaient en les fraîches matinées; pour nous, les salons confortables quand la pluie tombait et que le vent faisait rage au dehors. Partout l'on pouvait courir, chanter, s'ébattre librement en l'hospitalière demeure: tante Toc-toc souriait toujours et ne grondait jamais.

Pourtant — la perfection n'étant pas de ce monde — l'excellente femme avait un petit travers, un tout petit, un tout petit.... Levée dès l'aube, elle ne pouvait laisser dormir personne : c'était en vérité un réveille-matin. Oh! quel malin plaisir elle prenait à mettre fin, brusquement, au sommeil des domestiques et des servantes, non moins impitoyable pour ses chers neveux!

Or, en bons collégiens, nous aimions faire la grasse matinée, et les réveils en sursaut, rappels des levers matinaux de la période scolaire, nous inspiraient une répugnance instinctive.

A plusieurs reprises, discrètement, nous l'avions avoué presque à notre bienfaitrice

par des allusions voilées. Lorsqu'elle nous demandait, avec une maternelle sollicitude, ce qui nous déplaisait le plus au collège, nous citions, un peu timidement, la cloche importune des réveils, cette méchante cloche qui interrompait toujours quelque rêve enchanté.

Très fine, la tante saisisait l'intention, devinait la pensée, et tandis que ses petits yeux pétillaient d'intelligence, ses lèvres ébauchaient un malicieux sourire.

Mais la bonne femme ne l'entendait pas de cette oreille. Au petit jour, sa main frappait trois coups à notre porte, et rien à dire : il fallait se lever ! Cela nous impatientait, nous agaçait, nous rendait grognons, et Dieu sait les vilaines choses que nous disions d'elle, tout bas, du bout des lèvres.

Nous l'avions surnommée tante Toc-toc pour railler sa manie. Et le mot fit fortune, on ne l'appela plus autrement. Je crois même qu'elle l'apprit, sans se fâcher d'ailleurs ; elle était si indulgente !...

Un matin, cependant, ouvrant les yeux et jetant un regard sur la pendule, je dis à Ferdinand, qui s'étirait, les paupières encore à demi-closées.

— Tiens ! Il est bien tard !... Tante Toc-toc se sera oubliée !... Et cette idée nous amusait, nous faisait sourire malicieusement. Mais, tout en nous habillant, il nous vint une autre pensée qui serra nos cœurs et assombrissait nos fronts :

— Peut-être aussi tante Toc-toc est-elle malade ?.... Elle semblait un peu pâle, hier soir.

Alarmés, nous sortons à la hâte de notre chambre.

Dans le corridor, nous rencontrons une servante effarée :

— Venez vite, dit-elle, mademoiselle va très mal et réclame ses neveux.

Fort émus, par cette déclaration inattendue, nous entrons doucement dans l'appartement de la tante.

Prise d'une attaque subite, elle se mourait, l'excellente femme, elle se mourait, très tranquillement, comme une sainte.

Toujours bonne, en nous voyant, elle sourit, nous embrassa, mais ne put prononcer une seule parole, la paralysie impitoyable ayant déjà accompli son œuvre.

Fernand prit l'une des mains de tante Toc-toc ; je m'emparai de l'autre et nous les couvrîmes de baisers. Elles tremblaient ces pauvres mains crispées, elles tremblaient, et, peu à peu se refroidissaient dans les nôtres. Enfin, elles s'immobilisèrent, rigides, glacées !

Alors, en songeant que tout était fini, bien fini, que ces pauvres mains-là ne nous veilleraient plus, quelque chose se brisa dans notre cœur, un sanglot nous monta à la gorge, et de nos paupières les larmes jaillirent, abondantes...

Tante Toc-toc ne nous entendit pas, car elle avait cessé de vivre.

Longtemps, très longtemps après cette perte douloureuse, chaque matin, par l'habitude réveillés, à l'heure accoutumée, nous écoutions, nous écoutions... Mais rien... Hélas ! personne ne frappait, nul bruit dans le triste silence... Ah ! que nous aurions voulu, une fois encore, entendre de nouveau retentir les trois petits coups secs de la pauvre tante Toc-toc.

JOSÉ DE COPPIN.

L'omelette au jambon,

dite l'omelette de Pâques.

L'omelette au jambon, nous dit le *Petit Marseillais*, est incontestablement une des plus anciennes omelettes qui aient sauté dans la poêle. Voici son histoire :

Guillaume I^{er}, seigneur d'Aquitaine, était à la fois un dévot sincère et un fin gourmet. Nul, en saint temps de carême, ne pratiquait l'abstinence avec autant de rigueur que ce pieux Bordelais. Guillaume d'Aquitaine adorait les œufs et raffolait du jambon, ses deux mets favoris. Mais faisant passer le salut de son âme avant les plaisirs de la fourchette, il s'abstenait héroïquement, pendant quarante jours, d'œufs frais et de jambon rose. Rude épreuve et pénitence vraiment admirable pour un gourmet !

Une année, au commencement de la Semaine Sainte, le moine Alain, son habile et savant cuisinier, le trouvant singulièrement pâli par les désastreux effets d'un aussi long jeûne, lui dit :

— Courage, mon cher maître ! Vous allez vous dédommager à Pâques.

A ces mots, Guillaume d'Aquitaine relève sa tête plus pâle qu'un navet et, d'une voix faible, il répond avec un sourire mélancolique :

— Non, mon pauvre Alain, je ne saurais me dédommager de tant de privations cruelles, à moins toutefois que, dans ta vieille expérience, tu ne trouves le moyen, le jour de Pâques, de me faire savourer à la fois mes deux plats favoris, des œufs et du jambon.

Pendant la Semaine Sainte, le moine cuisinier, gravement penché sur ses fourneaux, chercha et ne trouva point. Mais le samedi soir, en se couchant tout désolé, il jette tout à coup un cri de triomphe, tombe à genoux et remercie le Ciel. Il y avait de quoi. Le brave Alain venait de découvrir l'omelette au jambon, dont se régala fort Guillaume d'Aquitaine. Je crois même que le noble seigneur eut une grave indigestion, accident bien naturel après une abstinence de quarante jours. Voici, sans nul doute, pourquoi, dans le Midi, l'usage s'est conservé de manger une omelette au jambon le lundi de Pâques.

Le télé-objectif.

Lausanne, 3 avril 1894.

Monsieur le rédacteur,

L'article publié dans votre numéro du 24 mars, concernant un vol de café opéré sur une barque, en plein jour, et observé du crêt de Montriond, au moyen d'une forte lunette, m'a suggéré quelques réflexions qui pourraient peut-être intéresser vos lecteurs.

On possède aujourd'hui un nouvel

instrument au moyen duquel on peut photographier, à une distance considérable, des objets dans leurs moindres détails : c'est le *télé-objectif*. Cet instrument, composé d'un télescope et d'une chambre noire ou appareil photographique, rendra sans doute d'immenses services, soit dans des reconnaissances militaires, soit pour obtenir l'image fidèle et nette d'objets très éloignés.

Qu'on se représente de joyeux clubistes faisant leur pique-nique au sommet de la dent d'Oche, trinquant avec du petit blanc et contant fleurette à d'aimables et jolies compagnes ; ou bien de jeunes amoureux voguant sur le lac et flirtant avec la conviction qu'ils échappent à tous les regards humains : quelle surprise lorsqu'on leur enverrait, le lendemain, la photographie obtenue au moyen du télé-objectif.

Ils n'y comprendraient vraiment rien !

La chose est cependant parfaitement possible.

Et si l'on avait possédé cet instrument lors du vol de café en question, la photographie prise au moment du délit aurait pu être présentée gracieusement aux coupables à leur arrivée dans le port d'Ouchy. Ils auraient pu s'y reconnaître la main dans le sac.

Un ancien abonné.

Aux Invalides. — Sur les 221 pensionnaires de l'hôtel, 97 ont été admis pour blessures reçues soit dans les journées de 1830, soit dans celles de 1848, soit dans les campagnes d'Afrique, d'Italie, du Mexique, de Crimée, soit enfin pendant la guerre de 1870-1871.

Les campagnes du Tonkin et du Dahomey n'ont fourni aucun mutilé.

Il y a 8 aveugles

Quant aux sourds, ils sont en immense majorité ; il n'en est presque aucun qui, dès qu'on lui adresse la parole, ne tende son oreille d'un air anxieux et ne fasse ensuite répéter la question.

Le nombre des manchots est de 25 ; au lieu de 442 bras qu'on devrait régulièrement compter, on n'en trouve, et encore en cherchant bien, que 417.

Le déficit des jambes est encore plus considérable : il n'y en a que 412, et détail curieux, les trois concierges ont chacun une jambe de bois.

Un seul, le père François, obtient la palme de la mutilation avec ses deux jambes de bois qui le portent fort bien. Mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est que personne ne sait où gisent les deux jambes du père François.

En Italie, disent les uns ; en Crimée, disent les autres ; bref, il n'y a pas moyen de s'entendre, et jamais le père François n'a pu tirer d'embarras ses camarades.

A cheval sur le règlement.

Les journaux français signalaient l'autre jour un événement tragique sur la ligne de Vincennes, qui a heureusement tourné au comique :